Document généré le 25 avr. 2024 12:21

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

Fils de haine

André Marois

Numéro 125, mai 2010

La haine

URI : https://id.erudit.org/iderudit/61720ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)
1920-9363 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Marois, A. (2010). Fils de haine. *Moebius*, (125), 75–82.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 2010

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

André Marois

Fils de haine

Papa me répétait toujours les mêmes phrases, avec son intonation sadique : « Il faut à l'humain de la rage, de la grosse haine méchante qui alimente sa flamme. Quelque chose d'irrationnel, mais de puissant. Ça donne l'énergie pour sortir de son lit. L'ignoble sert de carburant. » Son sentiment de répugnance se voulait hygiénique, appliqué, utilitaire.

Puis il ajoutait :

— Toi aussi, un jour, il faudra que tu trouves l'objet de ta haine. Mais tu as encore le temps d'y penser…

Je l'entendais susurrer sa théorie à Lucienne, son amante des soirs où il croyait que je dormais. Elle se contentait de soupirer, de rire, en attendant de passer aux choses sérieuses. Mon père avait besoin de préliminaires perfides.

Nous vivions ainsi sans que je comprenne tout. Mon enfance semblait heureuse jusqu'à ce jour – je devais avoir huit ans – où j'ai senti que notre quotidien se modifiait. Mon père a cessé de travailler. Il m'a acheté un vélo rouge flambant neuf et a rempli le congélateur de glace à la vanille. Il n'a donné aucune explication, mais ma bicyclette faisait fureur auprès des filles du quartier. Mon père rayonnait. Je l'entendais siffloter en jetant à la poubelle notre vieille vaisselle ébréchée. Nous mangions maintenant dans des assiettes IKEA aux couleurs bizarres.

La joie de papa a été de courte durée. Un mois, tout au plus. Très vite, il a sombré dans une profonde apathie. Il s'est mis à boire du whisky et à me gaver de chips au vinaigre. Ce n'était pas faute de moyens, car il se payait des ivresses millésimées.

Quand je revenais de l'école, il ronflait, puis émergeait péniblement lorsque j'allumais la télévision, qu'il éteignait aussitôt. Il me serinait son leitmotiv : « On vit pour détester les vieux cons. »

Je devinais confusément un lien entre son obsession haineuse et sa léthargie dépressive. J'ai mis plusieurs années pour recoller les morceaux de l'histoire de notre fortune familiale et de l'accablement paternel.

Le problème, c'est que la haine l'avait abandonné. Son dopant lui manquait. Papa périclitait faute d'animosité. Mon amour empirait la situation, je le sentais, mais je ne désirais pas devenir l'objet de sa malveillance.

Son esprit ne s'extirpait que rarement des brumes alcoolisées de l'Écosse. Lucienne a cessé de le visiter, et j'ai espéré un temps qu'il se mette à la détester, mais sa libido s'était embourbée dans les vapeurs d'orge malté.

— Ce vieux con m'a eu jusqu'au trognon, postillonnait-il avant de remplir son verre à ras bord.

— Mais de qui parles-tu, p'pa ?

Il balayait ma question du revers de la main. J'étais trop vert pour comprendre.

J'attendais qu'il atteigne un degré plus avancé d'ivresse pour revenir à la charge.

— C'est qui le vieux con, p'pa ?

Il échappait alors des bribes d'explications, incohérentes au début. Je prenais des notes, recoupant ses délires, jusqu'à réorganiser ses mémoires. J'ai patienté plusieurs années pour dresser une chronologie plausible des événements passés.

Le vieux con était son voisin depuis toujours. Ils s'ignoraient en public, mais s'espionnaient en privé. Mon père avait décidé que cet individu mériterait toute sa haine. De manière partiale, mais tenace, il l'exécrait «parce que». C'était pratique, parce qu'il n'avait pas à se déplacer, juste à observer l'objet de son ressentiment à travers les rideaux, ou à l'écouter en collant son oreille contre la mince paroi du mur mitoyen. Son antipathie pour l'homme avait grossi année après année. Elle façonnait la raison de vivre de papa. Elle confortait sa théorie aussi, car plus il focalisait sa hargne contre l'autre, plus nous étions heureux tous les deux.

Notre existence aurait dû aller en s'améliorant si le vieux con n'avait décidé de ruiner ce bel édifice. Un matin, il a révélé à mon père qu'il était à la fois riche, malade et solitaire. Puis il lui a promis sa fortune sans demander aucune contrepartie. Les nantis se croient tout permis.

Mon père a tenu quelques jours, estomaqué, abasourdi, égaré. Cette soudaine fortune ne collait pas avec son obstination à détester le voisin. Mais il ne pouvait pas laisser passer sa chance. Il s'en serait voulu. Il a donc accepté le futur magot, et plutôt que d'attendre le trépas du vieux, pourtant diagnostiqué imminent, il a planté une longue lame de couteau dans son ventre flétri.

Au moins, papa gardait le contrôle. Encore une fois, le mal provenait de lui. Il espérait ainsi pouvoir haïr autant jusqu'à la nuit des temps, mais il en a été incapable.

Les premières semaines après le décès du vieillard, deux sergents-détectives du SPVM ont tenté d'établir la culpabilité de mon père, mais aucune trace, ni preuve, ni témoin ne pouvaient l'incriminer. Papa réfutait le mobile et niait connaître l'existence du testament qui l'enrichissait. Rien ne prouvait le contraire. Il s'est même montré sceptique, prêt à refuser cet héritage inattendu si on s'acharnait sur son sort. L'enquête n'a pas abouti. Ils ont clos le dossier et un notaire a remis un chèque certifié à mon paternel (pas loin d'un million de dollars canadiens).

Ensuite, papa a quitté son boulot et commencé à ruminer. Bien sûr, son aversion pour les policiers l'avait aidé à surmonter la situation déstabilisante créée par ce vieux con qui s'était pris pour Jésus. L'amour de son prochain n'avait de valeur que comme contre-pied à son intime conviction concernant les vertus d'une haine bien exploitée.

Mon père a compris que le vieux con s'était servi de lui. Il l'avait manipulé comme on retourne une tortue pour la voir agiter ses pattes en l'air. Notre voisin souffrait d'un cancer colorectal, aussi douloureux qu'humiliant. Papa n'avait fait qu'abréger son supplice. Son pécule était bien mérité, mais la terrible compassion associée à son geste éclipsait dans son esprit la cruauté qui y avait toujours régné.

Le résultat, je le retrouvais chaque soir après mes cours : un père miséricordieux, lugubre et avachi. Je me sentais triste pour lui et pour moi. L'avenir s'obscurcissait.

J'ai décidé de remédier à la situation. Puisque haine il fallait à notre bonheur, haine il y aurait.

J'ai dressé une liste de cibles potentielles : le dépanneur chinois, ma professeure de littérature, la mère de ma copine Jeanne, la guichetière sadique du métro Rosemont, le présentateur de la météo, la voisine trop sexy pour être honnête, le porc qui fait pisser son chien sur mon vélo chaque matin.

Ensuite, j'ai biffé les postulants.

Nous mettre à dos le gars du dépanneur nous forcerait à marcher deux cents mètres de plus pour acheter du lait.

Ma prof aurait probablement craqué nerveusement avant la fin du mois.

Je n'avais aucun intérêt à me fâcher avec la mère de Jeanne.

La femme de la STM pouvait se réfugier derrière un syndicat puissant et rigide qui la soutiendrait contre vents et marées.

Papa ne regardait déjà plus Météo Média qu'un soir sur trois.

La voisine valait la peine qu'on s'attarde davantage à ses défauts.

Le maître du teckel allait découvrir les vertus du poivre de Cayenne.

Je me rendais surtout compte qu'il fallait créer un mouvement haineux aussi soudain que virulent. Nous n'avions plus le temps de laisser mûrir un venin mortel, comme au temps du vieux con. Je devais déclencher un courant brusque, hargneux et salvateur.

Les cadavres de Glenlivet, Glenfiddish et Knockando s'entassaient le long des murs de notre logement. L'odeur tenace des *single malt* s'associait désormais en permanence à notre malheur.

L'appartement du voisin était occupé par un jeune couple avec enfant, aussi bienséant qu'insipide. Pas de quoi déchaîner les foudres de mon géniteur.

Alors quoi ?

Nous n'avions même pas de problème d'argent pour nous défouler contre créanciers, huissiers et usuriers.

J'ai décidé de jouer la carte du surnaturel. Les neurones du cerveau de papa devaient être suffisamment endommagés pour que je puisse y introduire un mort-vivant. J'ai donc ressuscité le vieux con sous la forme d'une brève lettre où il reprochait à son légataire le mauvais usage qu'il faisait de son héritage inopiné.

— Qu'il aille au diable, a grogné mon père.

Cette réaction m'a encouragé. J'ai récidivé avec une missive où je désapprouvais pêle-mêle son alcoolisme suicidaire, son absence aux réunions de parents d'élèves et la saleté de l'évier.

— Mais de quoi se mêle-t-il ? a éructé mon père.

Il a alors reposé sa bouteille qu'il tenait par le goulot pour aller vérifier l'état de propreté du bac en inox dans la cuisine. Cinq minutes plus tard, il balançait le contenu de la cuvette par la fenêtre.

— Ça te dirait une bonne crème glacée à la vanille ? m'a-t-il lancé.

La rage l'avait métamorphosé. J'en suis resté bouche bée, puis j'ai hoché la tête. Le coup du revenant marchait comme sur des roulettes.

Rapidement, j'ai peaufiné ma tactique. J'allais persévérer dans cette voie, mais je devais garder des munitions en réserve. La détestation une fois réveillée exigerait qu'on l'alimente pour perdurer, s'épanouir, exploser.

Je me suis fixé un rythme hebdomadaire pour mes envois fielleux. Je postais l'enveloppe timbrée le vendredi et la lettre arrivait le mardi suivant. Papa l'ouvrait lentement, la déchiffrait vite, la chiffonnait et hurlait aussitôt. Plus tard, il la défroissait et la relisait jusqu'à l'apprendre par cœur. Ça l'occupait pendant sept jours.

Après un mois de ce régime, papa tournait en rond dans le salon chaque deuxième jour de la semaine, guettant l'arrivée du facteur. Impatient d'en découdre avec son correspondant décédé.

Sa haine m'impressionnait. Je n'imaginais pas qu'elle puisse grossir autant. Jusqu'où irait-elle ?

Une chose était sûre : le coq se remplumait et notre atmosphère redevenait respirable. Il a même rencontré

ma professeure de littérature pour discuter de mon cas. J'ai cru comprendre qu'ils avaient surtout disserté sur les vertus comparées de la misogynie, de la misanthropie et de la misogamie.

La haine de mon père s'est épanouie, superbe, constructive et féroce. Il ricanait en empilant les lettres dans le tiroir de la commode, sans m'expliquer ce qu'elles contenaient. J'étais ravi pour nous.

Jusqu'à ce mardi fatidique où le préposé de Postes Canada a glissé l'enveloppe dans la boîte aux lettres un soir à 17 h 16. Papa, qui se rongeait les ongles depuis le matin, a bondi sur le trottoir pour plaquer le fonctionnaire en shorts sur le ciment.

— Tu sais quelle heure il est, bozo ? Qu'est-ce que tu foutais jusque-là, gros paresseux ? La sieste ?

— Ggggg.

— Vous apprenez pas le respect au ministère ?

Papa lui a labouré les côtes de coups de pied.

Le type en uniforme bleu a porté plainte. Il a refusé de livrer le courrier à notre porte, comparant mon père à un chien enragé (ce en quoi il n'avait pas tort). Ses collègues et supérieurs ont approuvé. Notre boîte aux lettres était désormais boycottée. Nous devions nous présenter au bureau de poste pour récupérer notre correspondance.

Papa fulminait. Sa fureur s'est aussitôt transférée du vieux con au jeune facteur. Elle a décuplé.

Je savais que j'avais perdu le contrôle de sa haine. J'étais indécis quant à la meilleure conduite à suivre : savourer le moment présent ou chercher à éviter le pire ? Je me sentais dépassé.

Mon père déversait son fiel anti-postiers dans des forums de discussion où on l'a vite repéré et interdit. Il surveillait l'heure des tournées des employés des postes et les notait dans un cahier ligné.

— Ces maudits incompétents ne passent jamais au même moment. Je vais leur inculquer la ponctualité, moi.

J'ignorais ce qu'il mijotait, mais j'avais mes examens de fin d'année à préparer. Après tout, la paix était revenue dans notre maison et mon père tenait la grande forme. Je n'avais plus à rédiger ma lettre hebdomadaire. Il ne parlait même plus du vieux con, évacué de ses souvenirs.

Sa hargne a enflé à vue d'œil. Il m'observait souvent et m'effrayait. Mais son amour pour moi prenait le dessus. Je lui adressais un clin d'œil et tout rentrait dans l'ordre. C'est à cette époque que j'ai envisagé de vivre en appartement avec Jeanne. Je lui en ai parlé.

Début juillet, j'ai reçu un appel sur mon cellulaire, alors que j'étais chez ma blonde.

— Allez donc au cinéma et mangez une bonne crème glacée à la vanille. Je te rembourserai.

J'aurais dû me méfier. L'animosité de sa voix avait franchi un cap. Je le connaissais si bien…

En revenant de la projection, j'ai repéré de loin les gyrophares dans notre rue. Ça clignotait en rouge et bleu. La fumée créait un halo esthétique, diffusant la lumière. Un ruban plastique jaune condamnait le passage jusqu'à notre maison. J'ai dû présenter ma carte d'assurance maladie au policier pour prouver que j'habitais là.

Il ne restait que des planchers noirs, des meubles calcinés et des bouteilles de whisky explosées – un sacré accélérant d'après l'experte en sinistre.

Les pompiers avaient été avertis par le jeune couple voisin, qui avait entendu des cris rageurs, des coups sourds, puis un bref silence. La boucane s'était vite infiltrée par le mur mitoyen si mince. Allo le 911…

À l'intérieur, ils ont découvert deux macchabées carbonisés qu'un dentiste a identifié grâce à leurs couronnes : papa et le facteur avec notre couteau à pain dans le corps.

Que s'était-il vraiment passé ? Pourquoi mon paternel avait-il voulu reproduire le meurtre du vieux con ? Allez savoir. C'est ainsi que l'on crée des rituels.

La haine avait dû le consumer.

Je me suis retrouvé orphelin. J'ai enterré papa à côté de la tombe du vieux con généreux, histoire de les laisser en mauvaise compagnie pour l'éternité.

Notre notaire m'a convoqué, car papa avait rédigé son testament une semaine plus tôt. Je sentais qu'il tramait quelque chose, mais il m'aimait tant qu'il avait songé à ma sécurité financière. Je me suis présenté à l'étude, comme on va accomplir une formalité. J'étais jeune et riche.

Ma fortune a été de courte durée.

En guise d'héritage, mon père m'expliquait que je ne m'en sortirais jamais en restant aussi sage. Il avait décidé de sacrifier son magot pour me sauver. Il léguait tout son argent à une association venant en aide aux orphelins de Postes Canada.

J'ai alors senti un souffle morbide me labourer les entrailles. La haine m'avait gagné à sa noble cause. Mon père n'avait été qu'un vieux con toute sa vie. J'allais employer le restant de mes jours à pourrir sa mémoire.